

Retour aux sources

Fernand Ouellette

Volume 14, numéro 4-5 (82-83), 1972

Littérature d'Israël

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60221ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellette, F. (1972). Retour aux sources. *Liberté*, 14(4-5), 99–103.

Retour aux sources *

Il y a une telle pression de l'histoire sur l'écrivain québécois de langue française depuis plus de dix ans ; il vit lui-même si profondément l'hypothèse de sa disparition en tant qu'écrivain différencié d'une culture particulière et d'une situation ambiguë qui l'oblige à utiliser le français en Amérique du Nord ; son sort est par conséquent tellement lié à celui de son peuple, qu'il n'a pu d'aucune façon, sinon dans quelques petits cercles récents, s'adonner aux beaux tournois théoriques sur la langue, la littérature, l'écrivain-lecteur-producteur-consommateur, sur l'anonymat de l'écrivain, le grand texte, etc., qui passionnent une élite française très intelligente et très cultivée. (Peut-être sommes-nous plus près, nous d'une nation en état d'aspiration, de l'âme antique d'Israël qui se manifestait si spontanément par la poésie, que de la raison grecque qui jonglait avec les concepts et les nombres ?) Aujourd'hui, le seul véritable problème de langue, le plus aigu, le plus grave qui se pose à nous, écrivains québécois, qui nous tourmente sans cesse (et je néglige ici le fait de la langue populaire, quotidienne, notre véritable langue maternelle, qui pourrait être, par rapport au français normatif, ce qu'est l'hébreu quotidien pénétré de termes argotiques, vis-à-vis de l'hébreu classique ?) est celui de l'écriture dans une société

* Première partie d'une communication donnée au Colloque *Liberté-Kesbet*, Jérusalem, Tel-Aviv, 24-30 janvier 1972.

qui vise au bilinguisme intégral, considéré d'ailleurs par ses politiciens comme le plus grand projet qu'ils puissent lui dessiner. Vous comprendrez que l'écrivain québécois et tous ceux qui luttent avec lui pour la langue française ne soient pas tellement soulevés d'enthousiasme par l'idéal du bilinguisme. Car nous ne pouvons appréhender le bilinguisme que dans sa dimension de fait social où deux langues de grandes cultures, de grandes bibliothèques, si radicalement différentes, s'affrontent sur un continent où l'anglais domine, sans insister par ailleurs sur le fait de sa domination mondiale. Il ne peut s'agir pour nous que de ce bilinguisme *conflictuel*, perturbateur dont parle Albert Memmi, un bilinguisme de « colonisé » où la prépondérance de la seconde langue nous rappelle sans cesse notre situation de faiblesse et de dépendance et met en relief le travail d'effritement d'une culture (ou d'une tradition ?) déjà commencé. Bien entendu plusieurs *grands* esprits considèrent cette déchéance comme un enrichissement. Il ne faut pas s'étonner que nos dirigeants politiques confondent bilinguisme individuel et bilinguisme structurel, collectif, ou du moins feignent de les confondre. Il ne faut pas s'étonner que le partisan de l'unilinguisme français structurel soit dénoncé par les démagogues comme un ennemi du peuple, comme un bourgeois qui veut davantage le démunir et l'affaiblir sur le marché du travail. Ces dirigeants dirigés ne se sont jamais posés la question nécessaire du fonctionnement d'un cerveau qui est harcelé simultanément, sur tous les plans, par deux langues qui se repoussent. Ils ne se sont pas interrogés sur la structuration d'un esprit par la langue. Ils n'ont jamais réfléchi sur la loi du moindre effort ou sur celle de l'économie de moyens. Ils ne se sont jamais demandés pourquoi Etienne Gilson affirma qu'après trois mois d'enseignement dans un milieu anglophone, sa langue était touchée. Comment alors un écrivain de langue française peut-il continuer à écrire dans la deuxième plus grande ville française du monde, Montréal, où le nouveau venu qui lui sert une bière dans un restaurant, lui répond : Sorry I dont speak French... comme si la langue de Rabelais, Montaigne, Pascal, Racine, Voltaire, Baudelaire, Claudel était une langue de lépreux, un dialecte

tribal? N'a-t-il pas toujours en mémoire la brûlure du « speak white » des années quarante? Certes, tout pourrait se réduire à une dialectique de forces économiques, à un rapport de sociétés majoritaire et minoritaire. Voilà pour quoi il nous faut sans doute, en 1972, parler d'engagement, de nation, de liens entre l'écrivain et sa société jusqu'à s'épuiser, s'user, se vider de toute question peut-être plus fondamentale. Les écrivains tournent souvent en rond, limités par les questions elles-mêmes. Nous avons tant précédé la conscience populaire, que nous ne pouvons que nous retourner maintenant vers l'intérieur, vers l'existence profonde, en quête de nouvelles valeurs individuelles et collectives, à l'heure où des difficultés élémentaires de civilisation, sinon des impasses, nous mettent tous en péril, à l'heure où la qualité même de l'homme est bafouée.

Il nous importe beaucoup de savoir si le peuple québécois choisira l'autodétermination et accédera à l'existence nationale sur le plan politique. Il nous importe beaucoup de savoir si les Québécois veulent se donner un projet collectif et inventer leur façon de vivre, leurs villes, etc. Mais l'écrivain comme tel ne peut plus rien, tant que ce choix n'aura pas été fait. Il ne peut qu'espérer et parfois se livrer aux tâches lassantes de la répétition et de la parole morte, ce à quoi est trop souvent réduit l'écrivain. Mais peut-être que le destin de l'écrivain, chez nous, consiste-t-il à témoigner de l'agonie d'un peuple? Il nous faudrait tout de même demeurer assez lucides pour continuer notre travail jusqu'au bout. Bientôt le peuple québécois fera donc son choix, ou l'on s'efforcera, par tous les moyens, de lui faire faire le choix qui convienne le mieux aux puissants intérêts financiers du continent américain. Je souligne que le Premier Ministre du Canada considère le choix de l'indépendance politique ou de l'autodétermination comme une manière « tribale de voir les choses ». Il est sans doute marqué par les grands internationalistes comme Isaac Deutscher qui sont convaincus de la décadence absolue de l'Etat-Nation. On voit à quel point l'internationalisme peut désincarner. De toute façon, le sort de la langue française, en Amérique, se joue vraiment à travers le destin de

notre peuple, et par conséquent, le sort de l'écrivain québécois. Certes, tout écrivain de mon pays pourrait être acculé à l'exil. Mais alors il ne sera plus question de littérature québécoise. Il ne sera plus question de ce désir d'exprimer l'Amérique en français, de cette tentative de parler de l'humain à la manière d'un homme de langue française vivant en Amérique. Nous avons pourtant cru naïvement articuler les cultures française et américaine en assumant en nous leurs tensions et leurs harmonies.



Je disais plus haut que l'écrivain doit revenir à l'existence profonde, doit partir à la quête des sources. Pour nous, venir à Jérusalem, c'est retourner vers les valeurs immuables de l'homme, c'est réfléchir à l'impact foudroyant de la rencontre de Dieu et de la parole humaine, au choc de l'amour de Dieu et de la volonté de l'homme ; c'est écouter la voix tragique de la plus longue patience qu'un peuple ait connue. Pour nous, venir en Israël, l'*Enfant-Patrie*, c'est aller au-devant d'une espérance... Israël a fait éclater l'impasse de la condition juive, le poids de l'oppression. Israël doit attirer tous ses fils blessés qui se tournent vers lui, tous ceux qui portent en eux une image lumineuse d'une nouvelle Jérusalem concrète. Israël doit nous rappeler sans cesse que nul homme ne peut accepter l'oppression comme un état normal, et que toute libération ne peut venir que de soi-même. Dans ce sens, tant qu'il y aura des peuples qui ne sont pas libres, l'État-Nation ne sera pas « historiquement dépassé », comme les universalistes le prétendent. Ce n'est que librement qu'un peuple peut marcher vers l'unité de l'homme et du monde, et plus concrètement vers de nouvelles fédérations. L'histoire récente nous a montré à quel point les nations suffisantes, même socialistes, se moquent de la détresse de certains peuples écrasés et pauvres. L'antique Israël comme le jeune Israël ne peuvent nous donner, à nous *Québécois*, qu'un exemple unique de détermination et de vouloir vivre-collectif ; et à nous, *hommes*, qu'une grande leçon de la condition humaine lorsqu'une vision de l'unité, de la justice et de

l'espérance l'âme. Israël peut encore aider à nous « dénouer » l'âme, à briser les nouvelles images de la *répétition*, afin qu'une liberté nouvelle apparaisse. L'histoire d'Israël est si ancienne, si vaste, son expérience est si marquée par les déchirements de l'abîme humain, qu'Israël demeure pour nous — et cela qu'il l'accepte ou non, que la responsabilité soit trop écrasante ou non, — l'*exemplarité* même. *D'aucune nation nous ne pouvons attendre un sentiment plus aigu de la justice. Aucune nation ne pourrait nous décevoir davantage,** qu'elle veuille rechercher ou non l'épanouissement même de la condition terrestre. Israël continuera à nous aveugler par le mystère de son destin. Et je dis cela non sans savoir que persiste une tension très forte entre le jeune Israël et l'antique, une tentation de rupture avec le poids des millénaires que l'on retrouve aujourd'hui chez tout homme aux prises avec ses valeurs. Il est possible que notre problème individuel soit de plus, pour Israël, un problème collectif, un problème de destin. Je comprendrais alors que le jeune Israël se pose à nouveau la question torturante de l'élection et de l'*exemplarité*, quand on sait le prix inimaginable que l'antique Israël et la Diaspora ont dû payer pour maintenir l'Alliance et fonder la grande histoire d'une fidélité. C'est pourquoi nous ne pouvons rester insensibles ni à la menace extérieure, quotidienne qui pèse sur Israël, nous qui sommes menacés d'une façon plus subtile ; ni à la crise de valeurs qui rougeoie profondément son âme, nous qui retournons aux sources comme des aveugles et des errants.

FERNAND OUELLETTE

Jérusalem, le 26 janvier 1972,
Maison des Auteurs.

* Je pense ici à la solution du problème palestinien. Israël ne sera pas vraiment Israël tant qu'il n'aura pas rendu *justice* au peuple palestinien.